

UN AN APRES LEUR ARRIVEE, OXANA ET TATIANA TEMOIGNENT DE LEUR EXIL A SAINT-BRIEUC

Le Télégramme – vendredi 24 février 2023



Tatiana (46 ans, au premier plan) et Oxana (28 ans). Il y a un an, elles ne se connaissaient pas. Depuis, elles cohabitent à Ploufragan, avec d'autres familles. (Le Télégramme/Nicolas Salles)

Près d'un an après avoir quitté l'Ukraine et trouvé refuge en France, Tatiana et Oxana sont installées à Ploufragan, en compagnie de quelques autres familles. Elles témoignent de leur exil.

Comment êtes-vous arrivées jusqu'à Saint-Brieuc ?

Oxana : « Je suis originaire de Donetsk. Mais je suis venue d'Odessa avec ma mère et notre chat. Nous y habitons depuis 2015. On avait dû fuir les combats, déjà, quand la guerre a éclaté en 2014. Nous sommes arrivés en mars, par Charles-de-Gaulle, puis Plélauff, avant d'arriver à Saint-Brieuc ».

Tatiana : « C'était le 10 mars 2022. Je me souviendrai toujours de la date. Notre maison est à Koziatyn, près de Vinnytsia. Je suis partie avec mon fils. On ne connaissait personne, on a passé les frontières. Et on est arrivés finalement jusqu'ici ».

Pensiez-vous rester aussi longtemps, avec le recul ?

Tatiana : « Non. (Elle lève les yeux au ciel). On ne pensait pas que cela aller durer. Je me disais qu'on serait rentrés au bout d'un mois. Que l'armée allait chasser les Russes. Maintenant, je ne sais plus trop. Mais quand la guerre sera finie, je pourrai pleurer et me sentir mieux ».

Oxana : « Quand la Russie nous a envahis, ce que je voulais, c'était m'engager dans l'armée. Je voulais partir me battre, défendre mon pays. Mais ma mère m'en a empêchée. Elle pensait que la meilleure chose à faire, pour notre sécurité, c'était de s'en aller. Pourtant, j'ai vraiment été tentée de rester (long silence). Tout près de la maison, ils recrutaient des volontaires, au moment où nous sommes parties ».

Que faites-vous, au quotidien ?

Oxana : « J'étudie. Je suis les cours à distance de l'université d'Odessa, où je suis inscrite en psychologie. Et je prends des cours de français avec le CLPS. J'ai terminé le niveau A1 (*) et je vais faire le niveau A2. J'apprends le code de la route aussi, avec l'auto-école. La solitude est difficile. Ici, je n'ai aucune amie de mon âge ».

Tatiana : « Certains d'entre nous travaillent. Mon fils a été embauché, il y a deux mois, à Lamballe. Il travaille dans une usine de conditionnement de viande. On apprend le français, aussi. C'est important ».

Vous échangez avec vos proches ? Est-ce facile de garder le contact, d'avoir des nouvelles d'Ukraine ?

Tatiana : « Ça dépend, ça peut être compliqué. Surtout avec les hommes qui sont partis se battre. Je n'ai aucune nouvelle de mon gendre et de mon neveu, qui sont dans le point le plus chaud. Ils n'ont pas le droit aux communications. Alors on ne sait rien. Je ne sais pas s'ils vont bien. Et cela m'inquiète énormément ».

Oxana : « Je parle beaucoup sur les messageries. Avec des amies qui sont parties, comme moi. Il y en a qui sont en Pologne, d'autres en Espagne. Mais c'est difficile partout, à cause de la langue, à ce qu'elles me disent. Et il y a des journaux en Ukraine, la télévision, qui continuent à faire leur travail. On sait que c'est très compliqué mais on a des informations sur ce qu'il se passe ».

Qu'est-ce que la France ou les Français peuvent faire de plus pour vous ?

Oxana : « C'est impossible de répondre à cette question. Vous avez déjà tellement fait. Mon souhait le plus cher, c'est de pouvoir un jour retourner à Donetsk et revoir mon père. Chaque jour, j'ai l'espoir que la guerre se finisse. Je sais qu'on a tous cet espoir, qu'il est toujours bien vivant. Et je sais que l'Ukraine va gagner ».

Tatiana : « Je suis infiniment reconnaissante envers tous les gens qui nous ont aidés depuis que nous sommes ici. En plus, je suis handicapée, mais personne ne me l'a fait ressentir, ici. Nous sommes arrivés dans un pays que nous ne connaissions pas, sans y connaître personne. Et dont nous ne parlions pas la langue. C'est normal que cela soit difficile ! Aujourd'hui, je n'ai pas le droit d'être faible. Trop de gens souffrent et se battent pour qu'un jour nous puissions revenir chez nous ».

* Comprendre et utiliser des expressions familières et quotidiennes et des énoncés très simples qui visent à satisfaire des besoins concrets.